

Michel Lisse  
Université catholique de Louvain

## Lire, toucher : d'une main à l'autre

### Ontologie de la main

Commençons par une citation et l'examen de quelques photos. La citation est extraite d'un texte de Jacques Derrida intitulé « La main de Heidegger ». Dans ce texte, sur lequel nous allons revenir, Derrida étudie le privilège accordé par Heidegger à *la* main. Non pas *les* mains, mais *la* main, comme privilège de l'homme. Seul l'homme a *la* main. La citation que je vais lire concerne des photos de Heidegger, une scénographie où le penseur met en évidence sa main ou ses mains dans la mesure où elles se joignent pour n'en former qu'une :

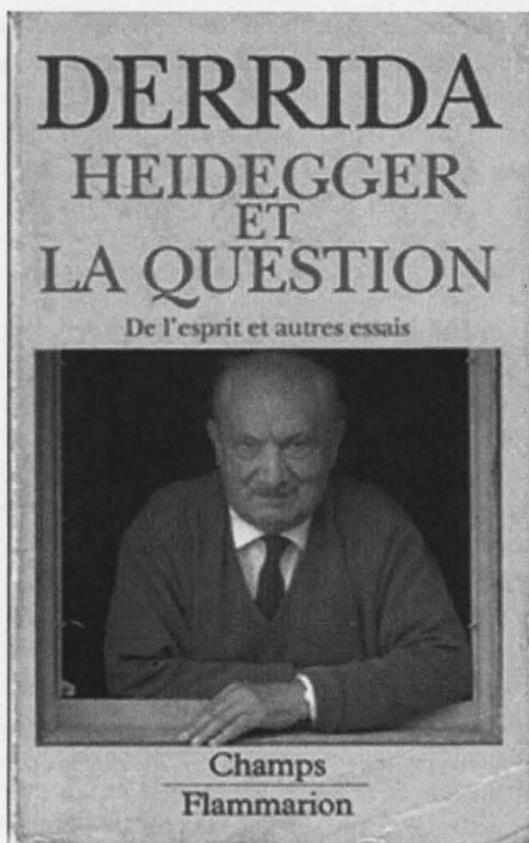
Le numéro de l'*Herne* [...] portait sur sa couverture une photographie de Heidegger le montrant, choix étudié et signifiant, tenant son stylo à deux mains au-dessus d'un manuscrit. [...] Heidegger [...] ne pouvait écrire qu'à la plume, d'une main d'artisan et non de mécanicien [...]. Depuis, j'ai étudié toutes les photographies publiées de Heidegger, notamment dans un album acheté à Fribourg [...]. Le jeu et le théâtre des mains y mériteraient tout un séminaire. Si je n'y renonçais pas, j'insisterais sur la mise en scène délibérément artisanaliste du jeu de main, de la monstration et de la démonstration qui s'y exhibe, qu'il s'agisse de la maintenance du stylo, de la manœuvre de la canne qui montre plutôt qu'elle ne soutient, ou du seau d'eau près de la fontaine.

Michel Lisse, « Lire, toucher : d'une main à l'autre », Jean-François Chassay et Bertrand Gervais [éds], *Paroles, textes et images. Formes et pouvoirs de l'imaginaire*, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 19, vol. 2, p. 157-168.

LIRE, TOUCHER : D'UNE MAIN À L'AUTRE

La démonstration des mains est aussi saisissante dans l'accompagnement du discours. Sur la couverture du catalogue, la seule chose qui déborde le cadre, celui de la fenêtre mais aussi celui de la photo, c'est la main de Heidegger<sup>1</sup>.

Le volume de la collection *Champs* chez Flammarion, où est publié le texte de Derrida, reproduit également sur sa couverture cette photo.



<sup>1</sup> Jacques Derrida, *Heidegger et la question*, « La main de Heidegger », Paris, Flammarion, 1990, coll. « Champs », p. 186; les références à ce volume seront données entre parenthèses, à la suite de la citation, précédées de la mention *HQ*.

Pourquoi allons-nous nous intéresser au motif de *la main*? Derrida voit dans le privilège accordé à *la main* de l'homme comme incarnation du *toucher* le principe le plus ferme, le plus constant et le plus puissant dans les traditions métaphysiques<sup>2</sup>. Or, la mise en avant de la main qui écrit est également un motif récurrent qui traverse le champ littéraire. Et, nous allons le lire chez Heidegger, la main est également associée à la lecture, non pas que le penseur allemand traiterait des ouvrages qu'on ne lit qu'à une seule main, mais parce qu'il postule un rapport essentiel entre l'être, le mot parlé, la manuscriture et la lecture.

Heidegger a, au moins depuis *Sein und Zeit*, tenu la main et le mot *main* (*Hand*) pour constitutif de sa pensée. Il a veillé à élaborer certains de ses concepts les plus importants à partir du mot *main* (*Hand*) : *Vorhandenheit* ou *Zuhandenheit* par exemple. Le mot *main* (*Hand*) est même devenu essentiel pour approcher la pensée elle-même, puisque « penser, c'est un travail de la main, dit expressément Heidegger. » dans *Qu'appelle-t-on penser?* (*HQ*, p. 189). Penser est un *Hand-Werk*. Qu'est-ce à dire?

*Handwerk*, le métier noble, c'est un métier manuel qui n'est pas ordonné, comme une autre profession, à l'utilité publique ou à la recherche du profit. (*HQ*, p. 188)

Sans doute Heidegger n'aurait-il pas aimé le mot *métier*, mot français, trop français et latin, où on perd la main. En tout cas, il aura mis en garde contre le passage de l'artisanat à la production industrielle. Qu'il s'agisse du menuisier, du penseur ou du poète, tous trois risquent de voir leur travail de la main et à la main mis en danger par la mécanisation, ils risquent de perdre la main :

---

<sup>2</sup> Voir Jacques Derrida, *Le Toucher*, Jean-Luc Nancy, Paris, Galilée, 2000, coll. « Incises », p. 85, note 1; les références à ce volume seront données entre parenthèses, à la suite de la citation, précédées de la mention *LT*.

La main est en danger. Toujours : « Tout travail de la main (*Handwerk*), tout agir (*Handeln*) de l'homme, est exposé toujours à ce danger. L'écrire poétique (*das Dichten*) en est aussi peu exempt que la pensée (*das Denken*). » (p. 88, très légèrement modifiée.) L'analogie est double entre *Dichten* et *Denken* d'une part, mais aussi, d'autre part, entre les deux, poésie et pensée, et l'authentique travail de la main (*Handwerk*). » (*HQ*, p. 189)

Heidegger réserve uniquement le terme de *main* à l'homme. Il écrit :

Le singe, *par exemple* [Derrida souligne], possède des organes de préhension, mais il ne possède pas de main (*Greiforgane besitzt z. B. der Affe, aber er hat keine Hand*). (P. 90.) (*HQ*, p. 192.)

Derrida voit dans ce passage un aspect symptomatique et dogmatique des approches métaphysiques quand elles traitent de l'animalité. Je ne développerai pas cet aspect ici, mais je tiens néanmoins à signaler que cette exclusion de l'animal *et du vivant en général* a été reprise par Heidegger dans des textes devenus tristement célèbres, puisqu'ils datent de l'époque où celui-ci fut recteur de l'Université de Fribourg sous le régime nazi. Dans un texte du 22 janvier 1934, Heidegger déclare :

Le privilège du travail (*Arbeit*) reste refusé à l'animal [...]<sup>3</sup>

Et le lendemain :

[...] tout travail (*Arbeit*) en tant que travail est spirituel (*Geistig*). L'animal et tout ce qui ne fait que vivre ne peuvent pas travailler<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> *Le débat*, n° 48, 1988, p. 190.

<sup>4</sup> *Ibid.* Le choix du mot *Arbeit* (très présent dans *Le discours de rectorat*) par Heidegger reste à interroger. Pourquoi remplace-t-il, à cette époque et dans ce contexte, celui de *Handwerk*?

J'en reviens à la main et son rapport à la pensée et j'entame la lecture d'un texte déjà commenté par Derrida. Dans le cadre d'un séminaire sur Parménide en 1942-1943<sup>5</sup>, Martin Heidegger a consacré une partie de séance à l'écriture à la main, à la manuscriture (*die Hand-schrift*). Avant de traiter de l'écriture, Heidegger va insister sur l'importance de la main dans le rapport de l'homme à l'être et à l'étant. Rapport qui relève de l'essence (si on traduit de la sorte *Wesen*) en ce que l'étant apparaît d'abord comme caché par la main, préservé par la main : la main garde et préserve le rapport entre l'homme et l'étant et entre l'homme et l'être. La langue (allemande, mais aussi française) dispose d'une expression pour exprimer la préservation de l'essence par la main : être « entre bonnes mains » (*in guter Hand*), même si des prises en main (*Handgriffe*) sont nécessaires (et dans ce *Handgriffe*, nous entendons la proximité métaphysique avec le concept, le *Begriff*, la saisie conceptuelle, la prise conceptuelle). Mais la main, si elle cache, révèle également. Heidegger va tresser un fil qui relie la main, le mot (*Wort*), l'être et la chose (*Ding*) : « la main révèle ce qui avait été caché dans la mesure où elle montre et dessine en montrant, et où en dessinant elle construit les signes qui montrent en des formes accomplies ». Le mot se trouve dans ce geste de monstration de la main, dans ce dessin de la main qui est aussi un signe (Heidegger joue sur la proximité entre *zeigt*, *zeigend*, *zeichnet*, *zeichnend*, *die zeigenden Zeichen*). Plus tard, Heidegger écrira que le mot accorde l'être à la chose ou que « le mot est ce qui amène une chose à être chose<sup>6</sup> ».

La main montre le mot, le dessine, ce geste devient signe et trouve son aboutissement dans des formes. Ces formes,

<sup>5</sup> Martin Heidegger, *Parmenides. Gesamtausgabe*, Band 54, p. 124 et sq. Ce texte n'est pas traduit en français; je vais donc me risquer à un exercice entre traduction et paraphrase. Je remercie Stéphanie Vanasten pour son aide.

<sup>6</sup> Martin Heidegger, *Acheminent vers la parole*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976, p. 208.

provenant du dessin, sont appelées les *grammata*, d'après le verbe *graphein* (Platon associait déjà dans le *Phèdre* la peinture et l'écriture) : « le mot qui est montré par la main et qui apparaît dans un tel dessin est l'écriture ». D'où la conclusion de Heidegger qui considère que l'écriture est originellement manuscrite, écriture à la main : « l'écriture est dans son origine essentielle manuscrite ». De là une définition de la lecture comme réception du caché et tentative de révélation basée sur une écoute du mot écrit. Heidegger rappelle, comme il l'a souvent fait, que l'allemand *Lesen* a pour origine conjointe les mots grecs *leigen* et *logos* : la récolte et le discours, donc un certain rassemblement. La main réunit les grains comme elle réunit les mots. L'être, le mot, la lecture, l'écriture sont associés à la main dessinant-écrivain comme origine essentielle, jaillissement et source originaires : « dans l'écriture à la main, le rapport de l'être à l'homme, c'est-à-dire le mot, est inscrit et dessiné dans l'étant lui-même ».

D'une certaine façon, et même si Heidegger s'en défendrait sans doute, il n'était pas éloigné de Hegel qui dans *La phénoménologie de l'esprit*, et plus précisément dans un passage consacré à la chiromancie, faisait de la main à la fois l'organe le plus proche de la voix et celui qui fixe le langage :

[La main] est après l'organe de la parole le meilleur moyen par lequel l'homme parvient à se manifester et à s'actualiser effectivement.

[...] [le] [...] langage, en tant que recevant de la main une existence plus fixe et plus solide que celle qu'il avait par la voix, [...] devient écriture et plus précisément écriture *manuscrite* [...]<sup>7</sup>

Hegel associait d'ailleurs les *lignes simples de la main* au *timbre* et au *volume de la voix*, qui sont les marques de la *déterminabilité individuelle du langage*.

<sup>7</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, I, Paris, Montaigne, 1941, p. 261, 262.

Revenons à Heidegger, qui va alors retracer la déchéance de l'écriture en la situant dans l'histoire de l'être. Déchéance qui se produit lorsque l'écriture perd la main : cette amputation-mutilation est aussi une amputation-mutilation du rapport de l'homme à l'être. Amputation-mutilation due à la machine :

Quand on retire à l'écriture son origine essentielle, c'est-à-dire la main, et quand l'écriture est transférée vers la machine, alors dans ces deux cas, il y a l'événement d'un changement dans le rapport de l'être à l'homme.

Et Heidegger de déplorer qu'aujourd'hui (c'est-à-dire en 1942), un grand nombre d'hommes utilisent la machine à écrire (*die Schreibmaschine*) et qu'un petit nombre fuient son utilisation.

Le premier moment de cette déchéance est situé au début des Temps Modernes, au moment de l'invention de l'imprimerie, coïncidence qui n'est pas due au hasard.

Les mots-signes, les signes du mot parlé vont devenir des caractères d'imprimerie, ils vont perdre leur liaison essentielle, celle que la manuscriture avait préservée. Alors que les lettres sont reliées ensemble par la main qui écrit, les caractères d'imprimerie juxtaposés dissolvent la liaison du mot.

Tout d'abord, les caractères sont posés, puis pressés; cette association de la pose et de la pression annonce la machine à écrire qui est « l'effraction du mécanisme dans le domaine du mot ».

Mais lorsque la presse (qui était encore manuelle) devient presse rotative, on vit un véritable triomphe de la machine. L'ère de la technique est celle où « la machine à écrire cache l'être de l'écriture; elle retire à l'homme l'essence de la main, sans que l'homme ne perçoive ce retrait et ne connaisse qu'ici

déjà il y a une modification du rapport de l'être à l'être de l'homme ».

On se tromperait à penser que Heidegger valorise la manuscriture. Elle n'est qu'un moindre mal, mais elle participe quand même à la déchéance de la pensée quand celle-ci devient littérature au sens large<sup>8</sup> :

Cette évaluation apparemment positive de la manuscriture n'exclut pas, au contraire, une dévalorisation de l'écriture en général. Elle prend sens à l'intérieur de cette interprétation générale de l'art d'écrire comme destruction croissante du mot ou de la parole. La machine à écrire n'est qu'une aggravation moderne du mal. Celui-ci ne vient pas seulement par l'écriture mais aussi par la littérature. (*HQ*, p. 203)

## Toucher des livres

Abordons maintenant la problématique du toucher à partir du texte de Derrida *Le toucher*, Jean-Luc Nancy et de certains textes de Nancy. Une proximité de pensée relie ces deux auteurs, même si certaines différences se donnent à lire (par exemple, sur la question de la déconstruction du christianisme). Proximité donc dans une certaine pensée du *toucher* qui sera effleurement, caresse, tact. « Caresse-moi, ne me touche pas », c'est la loi du tact, énoncée sous la forme du X sans X, « il faut toucher sans toucher » (*LT*, p. 81), avec diverses variations « toucher mais *ne pas* toucher », « toucher *mais* en veillant à éviter le contact », il faut mettre en contact « le contact *et* le non-contact », il faut « toucher à peine » (*LT*, p. 83).

---

<sup>8</sup> Voir *Qu'appelle-t-on penser?*, p. 91. Heidegger y rappelle que Socrate fut le plus pur penseur de l'Occident parce qu'il n'a rien écrit. Après lui, les penseurs ont en quelque sorte perdu leur pureté en écrivant, « la Pensée entra dans la Littérature », écrit Heidegger.

Il n'est donc pas possible de traiter du toucher en général, sans aborder les questions du « qui » ou du « quoi », il n'est pas possible d'aborder le toucher sans toucher à l'autre. Aristote a mis en évidence une des apories du toucher : « Alors que chaque sens a un sensible propre (*idion*), la couleur pour la vue, le son pour l'ouïe, la saveur pour le goût, le toucher, lui, a pour objet plusieurs qualités différentes » (*LT*, p. 16); une telle aporie implique de penser le toucher, non pas comme « une seule et même généralité » avec des variations, mais bien comme « une multiplicité sans horizon d'unité totalisable » (*LT*, p. 84). Et donc, hors de toute herméneutique et de toute phénoménologie.

*Le toucher*, Jean-Luc Nancy. Le titre, à l'évidence, joue sur l'ambiguïté entre le nom et le verbe, entre le nom qui désigne le sens et le verbe qui, lui, désigne l'action. Traiter du toucher dans l'œuvre de Nancy consistera également à toucher Jean-Luc Nancy. L'écriture et la lecture sont donc une adresse, mais une adresse qui demeure incertaine, comme le veut la loi du tact : « ne fallait-il pas aussi *le* toucher lui, et toucher ainsi quelqu'un, s'adresser *singulièrement* à lui, toucher quelqu'un *en lui*, un inconnu peut-être? » (*LT*, p. 9) En lisant Nancy et en lui adressant cette lecture, Derrida touchera peut-être un inconnu, voire un intrus, en Jean-Luc Nancy<sup>9</sup>.

Quant au livre, Nancy dira qu'il est une adresse *à*, qu'il peut bien sûr traiter *de*, mais jamais sans s'adresser *à*, de telle sorte que le contenu devient indissociable de l'envoi :

[...] le livre essentiellement parle *à*, il est adressé, il s'adresse lui-même, il s'envoie, il se tourne vers un interlocuteur qui sera donc un lecteur. Le

<sup>9</sup> Ce texte était déjà écrit quand, lors de mon séjour à Montréal, Ginette Michaud m'offrit *Trop*. J'y ai trouvé cette remarque de Jean-Luc Nancy traitant de phrases de Jacques Derrida : « Le destinataire de l'adresse, dans ces phrases, c'est "moi" ou bien c'est "Jean-Luc Nancy" aussi bien que tout autre à qui Derrida écrit ici, [...] » (Galerie de l'Uqam, 2006, p. 91).

livre ne parle pas *de*, il parle *à* ou bien il ne parle pas *de* sans aussi parler *à* [...] <sup>10</sup>

Et si le livre est bien cela, une adresse, voire une injonction ou une prière, il serait donc une demande sans cesse renouvelée de lecture, invalidant tout *noli me legere* :

« Lis-moi! lisez-moi! » (Et cette prière murmure toujours, même lorsque l'auteur déclare : « Ne me lisez pas! ou : « Jette mon livre! ») (*CP*, p. 23)

La lecture, telle que Nancy la pense, est une affaire de corps, de corps en contact, en relation, mais de manière infime. Entre la main qui écrit et les mains qui tiennent le livre ouvert, il y a du toucher, mais différé et par la technique et par d'autres corps. Un toucher fait d'incessantes interruptions, mais sans cesse poursuivi :

Que nous le voulions ou non, des corps se touchent sur cette page [cette page du livre intitulé *Corpus* que je suis en train de lire], ou bien, elle est elle-même l'attouchement (de ma main qui écrit, des vôtres tenant le livre). Ce *toucher* [je souligne] est infiniment détourné, différé – des machines, des transports, des photocopies, des yeux, d'autres mains encore se sont interposées –, mais il reste l'infime grain têtu, ténu [...] d'un contact partout interrompu et partout poursuivi. A la fin, votre regard *touche* [je souligne] aux mêmes tracés de caractères que le mien *touche* [je souligne] à présent, et vous me lisez, et je vous écris <sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> Jean-Luc Nancy, *Sur le commerce des pensées*, Paris, Galilée, coll. « Écritures/Figures », p. 22; les références à ce volume seront données entre parenthèses, à la suite de la citation, précédées de la mention *CP*.

<sup>11</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Paris, Éditions Métailié, 2000, p. 47; les

Il faudrait mesurer les nombreux paradoxes générés par la citation de cet extrait dans le contexte d'un colloque, extrait d'abord lu, puis écrit, recopié (mais est-ce une simple copie?), puis relu silencieusement, pour être lu en public (qui est *je*, qui est *vous*? peut-être l'inconnu).

L'écriture et la lecture mettent exemplairement en évidence le toucher tel que Derrida et Nancy le conçoivent : l'écart, l'interruption sont ces conditions de possibilité :

Deux corps ne peuvent occuper simultanément le même lieu. Et donc, pas vous et moi en même temps au lieu où j'écris, au lieu où vous lisez [...]. Pas de contact sans écart. (C, p. 51)

L'écriture fait en quelque sorte sortir le corps de l'écrit, elle l'*excrit*, dit Nancy. Et la lecture touche à ce corps et est touchée par lui. Contact avec « l'infini retrait du sens par lequel chaque existence existe<sup>12</sup> ». Toucher un texte équivaut à le lire *excrit*, à toucher à la certitude d'une existence, celle de celui ou de celle qui écrit le texte. Mais toucher à ce corps, c'est toucher au retrait du sens. Écrire et lire sont donc une exposition (et une *expeausition*) au non-savoir. C'est pourquoi, me semble-t-il, Nancy invalide la lecture comme déchiffrement au profit du *toucher* sans immédiateté :

[...] il faut comprendre la lecture comme ce qui n'est pas le déchiffrement : mais le toucher et l'être touché, avoir affaire aux masses du corps. Écrire, lire, affaire de tact. (C, p. 76)

Et pour finir, pour aller à l'extrême pointe de l'existence, Nancy dira que c'est au *cœur* même que le lecteur touche quand il touche le livre et quand le livre le touche, même si, à

---

références à ce volume seront données entre parenthèses, à la suite de la citation, précédées de la mention C.

<sup>12</sup> Jean-Luc Nancy, *Une pensée finie*, Paris, Galilée, 1990, p. 61; les phrases suivantes renvoient aux pages 62 et 63 du même livre.

## LIRE, TOUCHER : D'UNE MAIN À L'AUTRE

ce moment précis, toucher et croyance, toucher et imaginaire se touchent :

Il n'est pas jusqu'au toucher des livres [qui touche et qui est touché? lecteur ou livre?] qui ne communique [au lecteur] ses impressions particulières : un poids, un grain, une souplesse à travers lesquels on *croirait* [je souligne] discerner les inflexions d'une voix ou les intermittences d'un cœur. (CP, p. 55)